

**FRAGMENTS D'INTERVIEW DE ALAIN BOGHOSSIAN NON PUBLIES DANS LE
"MENTAL DES CHAMPIONS" - PAYOT 2008**

Réalisé par Hubert Ripoll

Reproduction, même partielle, interdite sans l'accord de l'auteur

Pourquoi avez-vous pratiqué le football ?

C'était le sport qui était le plus naturel, parce que je pouvais le pratiquer devant chez moi, il y avait des près, de l'espace, il suffisait d'un ballon et je l'ai pratiqué à l'école. J'ai commencé à l'âge de cinq-six ans. À l'époque, je dormais déjà avec mes ballons. Je me rappelle l'odeur de mes ballons neufs, cette odeur de cuir, c'était mon doudou. Ma motivation, c'était le jeu, prendre du plaisir en jouant avec des copains au football et progresser. Le fait d'être entre copains était aussi très important, parce que j'étais sport-co. Je suis quelqu'un de très convivial qui aime participer à une vie d'équipe à qui je donne ce que je peux donner. Le football était totalement fait pour moi. Je suis assez fédérateur.

Vous êtes-vous un jour dit, je serai Numéro Un ?

Oui, on veut toujours être le meilleur, démontrer qu'on est le plus fort. Ça m'a été inculqué par mon père qui me disait : "tu peux toujours mieux faire". Et cela m'est resté gravé dans ma mémoire, et quand on dit tu peux toujours mieux faire, c'est qu'on peut aller toujours plus loin, et cela est infini, inatteignable.

Vous rappelez-vous d'une compétition où vous avez connu un état exceptionnel de concentration ?

La première fois, et c'est celle dont je me rappelle le plus, c'était pour un PSG-Marseille. La pression était particulièrement importante, Bernard Tapie, qui dirigeait à cette époque l'Olympique de Marseille, m'avait dit : "tu veux entrer dans la cour des grands, c'est aujourd'hui que tu dois le montrer". Ce discours, ça m'a mis la pression, et ça m'a rappelé un peu mon père que j'avais déjà perdu. Dans ces conditions, la concentration est extrême. Par la suite, cet état s'est reproduit, surtout sur des matches très importants. En 1999, à l'occasion de la finale de coupe d'Europe Parme – OM et en 1998, lors de la finale de la coupe du monde. Pour cette finale, j'étais dans cet état, même sur le banc de remplacement, et lorsqu'on a fait appel à moi, j'ai été prêt, à la seconde. C'est cette capacité à être dans l'état optimum au bon moment qui a fait ma force tout au long de ma carrière. Il faut donc que la pression soit extrême pour y parvenir. Pourtant, il faut savoir équilibrer cette pression et la réguler. S'il n'y a pas assez d'enjeu, il n'y a pas assez de pression et l'on n'atteint pas ce niveau de concentration. Et, s'il y a trop de pression, on peut passer à côté du match. J'ai souvent connu cela dans des matches clés.

Quelle est la principale qualité d'un milieu de terrain ?

Pour réussir, il faut surtout des qualités mentales. Les qualités techniques jouent mais à un degré moindre. À mes débuts, des joueurs avec des qualités techniques, il y en avait des wagons, et de meilleurs que moi, par contre, il leur manquait le mental. Sans ce mental, et seulement avec mes qualités physiques, je pense que je n'y serai pas arrivé. Dans les qualités mentales, je mets la rage de vaincre, ne jamais baisser les bras, toujours répondre présent, et donner l'exemple, avoir l'esprit d'équipe, le sens du groupe. Je me suis ainsi fondu dans les équipes dans lesquelles je suis passé. Il faut aussi des qualités particulières, et surtout, il y a la vision du jeu, qui permet de comprendre le placement sur le terrain, le placement par

rapport à ses coéquipiers, de prendre des informations ailleurs que là où se trouve le ballon. C'est ce qui permet d'avoir d'autres solutions que celles les plus évidentes, et d'emmagasiner le maximum d'informations pour prendre la meilleure décision, car il vaut mieux avoir le choix entre cinq solutions qu'une seule. Il faut aussi être capable d'anticiper, de sentir le coup. Le génie, c'est le bon ballon au bon joueur, au bon moment. Enfin, comme je l'ai déjà dit, il faut maintenir pendant une durée assez longue, une grande capacité de concentration ; ce qui est très difficile. Ceci est très important pour le placement, le marquage, les remises en jeu. Sans concentration, on passe à côté. Encore plus peut-être pour un milieu de terrain, comme moi, qui n'est jamais en dehors de l'action, qui doit tout gérer et qui doit en permanence travailler en collaboration avec tous ses partenaires et organiser le jeu.

Quand vous êtes-vous spécialisé à ce poste ?

Quand je suis arrivé au centre de formation de l'Olympique de Marseille. J'étais plus un numéro dix qu'un six, car j'avais déjà cette vision de jeu, et les qualités physiques qui correspondaient à ce poste. Je voyais aussi bien le but. Par contre, je manquais un peu de rapidité, et à ce niveau-là, ce n'était pas possible. J'avais des qualités anaérobiques énormes. L'entraîneur m'a fait reculer de deux crans et je me suis retrouvé en numéro six. Ce sont mes qualités qui ont fait que la place de numéro six était idéale pour moi et que je me suis facilement adapté à plusieurs postes. En Equipe de France, par exemple, j'ai joué arrière latéral gauche à la place de Lizarazou, contre l'Espagne, à Marseille, j'ai joué arrière latéral droit, avec Parme j'ai joué arrière central. J'ai toujours joué avec mes qualités visuelles, et je sais ce que l'on doit faire à chaque place. Ce sont mes qualités de traitement de l'information, peut-être mon intelligence qui m'ont permis de m'adapter. J'offrais une option en plus à l'entraîneur. Une spécialisation en milieu et une adaptabilité aux autres postes, en cas de nécessité.

Pour un milieu, quelle est la part de la spontanéité et la part de la tactique collective imposée par le système ? Comment concilier les deux ?

Il y a d'un côté, le système de jeu qui est fixé par l'entraîneur, qui le met au point à partir de l'observation de l'équipe adverse et des qualités de sa propre équipe. Pour le milieu, qui est l'organisateur du jeu, il convient d'aider son équipe à appliquer ce schéma tactique. D'un autre côté, il y a la part de spontanéité propre au joueur, qui fait que le jeu n'est pas stéréotypé, et qui lui permet d'inventer et de proposer des solutions originales. Moi, je n'étais jamais en conflit avec l'entraîneur, mais en relation avec lui, car je cherchais à comprendre le sens de son message pour mieux l'exécuter sur le terrain, et quand je voyais des choses qui n'allaient pas, je composais, quitte à me prendre un mur avec l'entraîneur. Mais le dialogue est important et j'ai toujours eu de bons rapports avec mes entraîneurs.

Quelle était, pour vous, la meilleure façon de préparer un match ?

Tactiquement, la marche à suivre provenait essentiellement des informations données par l'entraîneur. En Italie notamment, le travail tactique effectué dans la semaine était énorme, Cependant, il fallait adapter rapidement le fonctionnement de l'équipe sur le terrain à ce qui avait été montré au tableau noir. Si vous avez travaillé pour affronter une équipe qui joue habituellement en 4-4-2, et qui joue le dimanche en 4-3-3, il faut moduler la stratégie, et dans ce cas, le milieu est celui qui doit le plus rapidement identifier le dispositif arrière. On dit toujours que le match se gagne ou se perd au milieu de terrain, et le fait de savoir comment joue l'équipe adverse, et s'il y a surnombre, on doit être le premier qui doit rectifier le dispositif pour réagir.

Qu'est-ce que le stress pour vous ?

C'est un état qui doit être présent mais qui ne doit pas vous envahir. Si on n'a pas de stress, on n'a pas cette niaque, cette peur qui augmente la concentration. Cette pression qui monte fait qu'il y a du stress et on arrive à se concentrer. Le tout est que la pression ne l'emporte pas. Il faut donc la canaliser. C'est probablement lors d'un tir de penalty, au cours de match de Naples contre l'Inter de Milan que j'ai connu la pression la plus importante de ma carrière, au moment où je frappe le dernier penalty. Si je marque, Naples va en finale de coupe d'Italie, ce qui n'était plus arrivé depuis l'ère Maradona. Je suis allé un peu décontracté, mais je sentais la pression qui n'arrêtait pas de monter. Il y avait quatre-vingt mille supporters qui attendaient mon tir. Je me suis dit : "oublie tout, tire ton penalty comme tu dois le tirer". Mais ça c'était avant, car pendant que je m'approchais, je sentais la pression qui montait, et il faut être costaud pour surmonter le stress dans de telles conditions. J'ai marqué ce penalty, et Naples a été en finale. Je me rappelle aussi d'une épreuve de penalty, lors de la demi-finale de la coupe du Monde de 1998, contre l'Italie. Quand on nous a demandé qui voulait tirer, des joueurs de renom ont refusé catégoriquement, et ce sont des jeunes joueurs comme Thierry Henry ou David Trézéguet qui y sont allés. Dans ces conditions, il y a une telle pression, que c'est le stress qui domine et qu'on ne peut plus le dominer. Moi, je ne pense pas avoir été inhibé par le stress ; il m'a plutôt servi, ou je m'en suis servi. Je pense que le mental est inné. Peut-être que cela m'aurait apporté quelque chose de plus, mais j'ai réussi sans cela. C'est une préparation forgée dans notre vie qui nous a fait. On dit souvent que les sportifs d'exception ont souvent quelque chose de très difficile à surmonter et qui les forge. Pour moi, c'est la mort de mon père qui m'a forgé et qui m'a donné une force indestructible.

Vous rappelez-vous d'une période d'un match où une dynamique de groupe exceptionnelle s'est instaurée ?

J'ai connu une situation où le groupe s'est transcendé, qui était un match de Naples contre la Lazio de Rome. On avait perdu un ou deux joueurs et l'équipe s'est transcendée. On se disait qu'on irait à la mort s'il le fallait, et rien ne pouvait nous arriver. La cohésion était exceptionnelle. Quand on se croisait à l'échauffement, le regard entre les joueurs était terrible et on se disait : "on ne lâche rien, on tient, même avec deux joueurs en moins". J'ai connu également cette situation lors de la coupe du Monde de 1998, parce qu'on était attaqués par l'extérieur. On a dû se souder, se mettre une carapace, et on a formé ce groupe. C'est difficile pour que tous les joueurs soient sur la même longueur d'onde, mais là, on savait que seul le groupe pouvait y arriver. Cette forme de management, qui considère que c'est le groupe qui doit y arriver est primordial pour un entraîneur. Pour cette coupe, c'est le groupe qui s'est organisé. Certes, il y a toujours des leaders, mais c'est plus la volonté du groupe qui joue qu'un leader qui tire le groupe. Une individualité, on dit toujours qu'elle peut être remplacée. On l'a vu lorsque Zidane est sorti, le groupe s'est resserré. On ne fait pas une équipe avec onze Zidane. Regardez le Real de Madrid qui joue avec les meilleurs joueurs du monde. Mais l'équilibre du groupe peut aussi se rompre. Par exemple, si l'entraîneur prescrit quelque chose, que certains joueurs ne font pas le travail collectif, et que l'entraîneur ne réagit pas. Alors, s'il ne prend pas les bonnes décisions au bon moment, le groupe peut exploser.

Vous avez dit que vous n'aviez pas des qualités physiques exceptionnelles mais d'excellentes qualités morales, qui ont fait la différence. Qu'est-ce qui selon vous a forgé votre caractère ?

Je vous l'ai dit, c'est la mort de mon père qui m'a forgé et qui m'a donné une force indestructible. C'est arrivé tôt, lors de ma première année en première division, à l'Olympique de Marseille. Le fait qu'il m'ait toujours dit, tu peux mieux faire, tu peux aller plus haut, m'a forgé une carapace. Et ce choc m'a fait me retrouver seul face à cette jungle du football professionnel. Et c'est ça qui m'a donné cette force. Je me rappelle que mon père m'avait dit : "si tu veux faire du football, tu le fais à cent vingt pour cent, sinon tu viens travailler avec moi au magasin". J'ai dû m'y mettre à cent vingt pour cent, et j'ai fait ce qu'il me disait : "travaille pour y arriver". Mais, j'ai aussi pris beaucoup de plaisir en travaillant. Et, là encore, ce sont les paroles de mon père qui sont gravées dans ma mémoire : "si tu fais un travail avec du plaisir, tu le feras toujours mieux que si tu n'en as pas". Tout cela fait partie du bagage qui m'a endurci. Je lui dois tout.